

Au-delà des mots : les connaissances

Depuis l'affaire Verushka Lieutenant-Duval, la question de l'usage de certains mots par les professeurs d'université en classe a suscité jusqu'à maintenant une foule de débats contradictoires. Or, ceux-ci réduisent trop souvent le problème à des mots. J'ai enseigné huit ans au niveau collégial et j'enseigne depuis 30 ans à l'université. Or, si on prétend exclure certains mots, on risque de faire disparaître des pans entiers de la culture savante. En effet, bien davantage que des mots isolés, divers domaines de connaissance peuvent blesser certains étudiants, car de nombreuses réalités humaines et de nombreux épisodes de l'histoire sont profondément choquants. Faut-il cesser de les étudier? Je me permets de donner ici des exemples réels tirés de ma propre expérience et de celle de nombreux collègues.

Une amie historienne présente un cours sur la diffusion de l'idéologie fasciste qui a profondément marqué l'Europe durant la première moitié du 20^e siècle. Elle demande à ses étudiants de lire quelques chapitres du célèbre *Mein Kampf* de Hitler, afin de mieux analyser les ressorts discursifs de cette idéologie. Peut-on l'accuser de propager le fascisme et l'antisémitisme ?

Un historien de l'art bien connu donne un cours sur l'iconographie médiévale au 12^e siècle et ses représentations de l'Islam. Il distribue à ses étudiants la plus vieille image connue du Prophète. Elle provient de la première version latine du Coran commandée en 1143 par Pierre le Vénérable, abbé à Cluny. Il s'agit d'une enluminure caricaturant Mahomet, le représentant avec une queue de poisson et des plumes sur le corps. Ce professeur doit-il être dénoncé pour mépris envers l'Islam ?

Au baccalauréat, j'ai suivi lors d'un stage un cours sur la littérature collaborationniste en France. Le professeur nous a fait lire les ouvrages de Brasillach, de Rebatet et de Céline. Ces auteurs étalaient une xénophobie mortifère envers les Juifs, les Africains, les homosexuels, etc. Ce professeur était-il coupable de nous avoir exposés à des discours haineux et forcément blessants pour certains d'entre nous ?

À Paris, j'ai eu le privilège d'assister au cours d'un célèbre professeur sur l'histoire de l'esclavage. Il montrait notamment que celui-ci existe depuis la plus haute Antiquité, y compris en Afrique subsaharienne. C'est un fait solidement établi, disait-il, que bien des Africains ont

contribué à nourrir le marché esclavagiste européen et américain jusqu'au 19^e siècle, en y vendant leurs semblables. Est-ce que ce professeur pourrait être accusé d'amoindrir la responsabilité des Européens et des Américains blancs dans l'esclavage des peuples d'Afrique ?

Tous ces exemples – que je pourrais multiplier à l'infini – montrent que de nombreuses connaissances possèdent aujourd'hui, apparemment, le pouvoir de blesser certains étudiants, voire de porter atteinte à leur dignité. Ces exemples ne se réduisent pas à mots isolés qu'on pourrait éliminer du discours universitaire. Si on accepte l'idée que l'université doit préserver à tout prix ses étudiants de toute atteinte émotionnelle ou symbolique, alors cela conduirait inévitablement à la disparition de nombreux domaines de connaissance. Nous reviendrions alors aux anciennes universités catholiques avec leurs censeurs.

Une liberté au service de la connaissance

Les débats à propos de ces mots qui deviendraient désormais tabous tournent principalement autour de la question de savoir si la liberté universitaire est équivalente à la liberté d'expression : un professeur peut-il tout dire ? Or, la liberté n'est pas une fin en soi à l'université, elle est seulement un moyen subordonné à l'avancement des connaissances. Certes, ces connaissances sont toujours relatives et donc révisables. Néanmoins, quand un professeur parle à ses étudiants, il n'exprime pas une liberté, la sienne ou celle de l'institution : il cherche à témoigner de l'état des connaissances momentanément établies dans son domaine. Bref, il ne veut pas s'exprimer librement sur tout, mais uniquement enseigner ce qu'il sait.

Or, la connaissance rationnelle nécessite l'usage de concepts, ceux-ci n'étant pas des mots, mais des idées intégrées à d'autres idées et à des propositions, qui forment des théories. Si, en sciences politiques ou en sociologie, j'étudie les idéologies racistes, la vérité commande, me semble-t-il, que je nomme les concepts véhiculés par ces idéologies. Des étudiants peuvent en souffrir ? Une formation scientifique exige de regarder les faits en face, car même les pires monstruosité ont besoin, pour devenir objet de connaissance, d'être clairement désignées, analysées et interprétées.

Maurice Tardif
Professeur titulaire
Faculté des sciences de l'éducation
Université de Montréal